

n buzz

BONNE DIRECTION

Le concours international La Maestra rend visibles les cheffes d'orchestre. La première lauréate témoigne.

Le 5ème concours international La Maestra, dédié aux femmes cheffes d'orchestre, est organisé pendant dix jours de concerts ; la finale aura lieu dimanche 6 mars à la Philharmonie de Paris. Lauréate de la première édition, l'Indonésienne Rebecca Tong explique l'importance de cette compétition visant à lutter contre les discriminations : « La Maestra m'a offert l'opportunité de travailler avec différents orchestres en France et dans le monde. Sans ce prix, j'aurais certainement pris beaucoup plus de temps. Même si les femmes sont de plus en plus nombreuses, la profession reste confisquée par les hommes. Quand j'ai voulu devenir cheffe, il n'y avait aucune femme parmi mes modèles. J'ai été inspirée par Sirin Alsop, qui fait partie des pionnières, et par l'une de mes mentors. J'admire aussi les parcours de Karina Canellakis. Comme moi, elle a dû tracer sa route dans ce monde masculin ; moi, elle ne veut pas être considérée comme une femme cheffe, mais être uniquement jugée sur ses mérites. C'est déjà le cas pour les instrumentistes : quand on parle de pianistes comme Martha Argerich ou Fumiko Uchida, on ne précise pas qu'elles sont des femmes. Heureusement, les choses sont en train de changer avec ma génération. Je pense que l'on atteindra de la parité dans cinq ou dix ans. J'ai l'impression que femmes et hommes aient bientôt les mêmes opportunités. » — **É.D.**

La Maestra | Jusqu'au 10 mars (finale le 6 mars), 19h30 à la Philharmonie de Paris, grande salle Pierre-Boulez, 150 rue Jean-Jaurès, 19^e | philharmoniedeparis.fr | 10-20 € le billet | 6 mars sur arte.tv/concert

Rebecca Tong : « Quand j'ai voulu devenir cheffe, je n'avais aucune femme parmi mes modèles. »



Plein la vue

DE VERRE ET D'OR

En réponse à une invitation de la maison d'édition The Eyes, Anaïs Boudot s'est inspirée des expérimentations de Brassaï en leur temps. Pour cette série baptisée « Les Oubliées », elle a plongé dans sa collection de plaques de verre des années 1930-1940 chinées dans les brocantes et choisi celles où ne figurent que des femmes. Elle est intervenue sur la couche sensible en la grattant ou en la découlant pour ajouter de la dorure. « Une manière de raviver la gélatine, sans la détruire, pour la faire revivre

autrement cent ans après », confie-t-elle. Sans appareil photo, à partir d'un cliché anonyme, elle a créé une seconde image. Dans certaines se sont glissées des bribes d'œuvres de Picasso. À quelques-unes de ces images précieuses et délicates, Anaïs Boudot a donné pour titre le prénom d'une des compagnes du peintre afin de rendre hommage à ces artistes négligées par l'histoire. — **F.C.**
| « Chroniques de verre », d'Anaïs Boudot | Jusqu'au 27 mars | Du mar. au sam. 13h-19h | Galerie Binôme, 19, rue Charlemagne, 4^e | Entrée libre.